

JOUR 1

Une grande fébrilité animait le port de Newhaven en cette fin d'après-midi. Venus de toute l'Angleterre, d'Irlande, d'Écosse, des hommes, des femmes, des familles de tous milieux attendaient l'embarquement pour New York, espérant y commencer une nouvelle vie loin de la misère, ou encore des tensions politiques et religieuses. Il régnait une atmosphère tendue, électrique même : déchirés entre le passé qu'ils laissaient – leurs parents, leur village, leurs amis – et l'espoir d'une vie nouvelle, les passagers ne semblaient pas vraiment heureux. L'agitation du port, le soir qui tombait, une légère brume qui montait de la mer contribuaient à entretenir cette tension.

Beaucoup plus de sérénité à la passerelle donnant accès aux premières classes, où l'employé chargé du contrôle des billets procédait à la fois à l'admission à bord et à l'acheminement des bagages. Certes, il n'était guère mieux payé que les matelots, les mécanos et les ouvriers du port, mais accueillir des gens importants et respec-

tables à ses yeux lui donnait une illusion de supériorité par rapport à ses collègues, et il prenait sa mission très au sérieux. Ces passagers recherchaient le luxe, le confort, peu importât le prix ; ils ignoraient parfois à combien s'élevait exactement leur fortune. Ils n'avaient pas encore conscience de la crise qui, dans une vingtaine d'années, les ruinerait ainsi que leurs enfants, apportant au reste du monde son lot de conséquences funestes.

Monsieur John Doe ne sentait plus la terre le porter, trop occupé à saluer bien bas cette élite sociale qu'il avait l'honneur de croiser l'espace d'un instant, le temps d'un rêve. Femmes élégantes, maris vêtus de costumes stricts ajoutant à leur sévérité, il accueillait ce beau monde avec déférence, lorsqu'un passager attira son attention : c'était un jeune homme, riche à en juger par la qualité de ses vêtements qui laissaient deviner un physique athlétique, mais à la mine triste et au teint très pâle, aux yeux rougis comme s'il venait de pleurer ou comme s'il était atteint d'une fièvre, ou encore d'une maladie de l'esprit. Comment pouvait-on être riche et malheureux ? Avait-il perdu un proche ? S'agissait-il d'une peine de cœur ? Consommait-il de l'opium ou une autre substance ? Ah, cette jeunesse dorée et oisive ! Désapprobateur mais conscient de leurs positions différentes, il vérifia son billet puis le lui rendit sans oublier un :

— Bonsoir et bienvenue à bord, Monsieur Harker !

... auquel le regard suspicieux n'avait pas échappé.

Lorsque Quincey Harker pénétra dans sa cabine, il trouva sa malle déjà déposée : il put donc s'installer confortablement et se préparer à une traversée des plus agréables, se reposer à l'intérieur de cet espace privé vaste et clair, dont le blanc des murs contrastait avec les boiseries acajou, et où l'attendait un lit confortable, aussi large qu'accueillant.

Il demeurait toutefois indifférent à ce qui l'entourait. D'humeur mélancolique, il posa son manteau et s'assit sur le lit, tira une enveloppe de sa poche, la posa près de lui sans même y porter un regard ; il s'enfouit la tête dans les mains, resta un moment immobile tandis que le navire s'éloignait du quai au milieu des hurlements des sirènes et du bruit des puissants moteurs. Faible, vidé, noué, il n'eut aucune conscience du départ, encore moins de l'effervescence qui régnait à bord. Il ne trouvait aucun sens à ce luxe, à cette merveille technique sur laquelle il allait naviguer ; il n'y voyait que futilité.

Il se redressa, prit une forte inspiration, se leva et regarda autour de lui ; ses yeux se posèrent sur l'enveloppe où l'on pouvait lire : « À mon cher fils, Quincey ». À nouveau ses forces l'abandonnèrent ; grelottant, il sentait la transpiration lui dégouliner dans les cheveux, le

dos. Secoué par les spasmes et les sanglots, il s'effondra à terre, perdit connaissance puis commença à rêver : dans une nuit d'encre, il distinguait des silhouettes graciles et évanescentes qui cherchaient à le séduire ; au milieu de ces femmes, il reconnut sa mère, livide et à moitié dévêtue, se tenant la gorge et respirant avec difficulté.

Il faisait noir lorsqu'il revint à lui ; il se redressa et alluma la lumière. Soudain, tout devint lumineux, presque gai ; il entendit annoncer le premier service du dîner, mais n'éprouva aucune envie de se mêler à l'ambiance joyeuse des grandes traversées maritimes. Il n'osait toujours pas ouvrir l'enveloppe ; l'air marin, la fraîcheur de la nuit tombée l'aideraient probablement à reprendre ses esprits, à retrouver quelque force. Il enfila donc son manteau et sortit.

À peine eut-il atteint le pont désormais déserté, que l'air glacial le gifla et le stimula. La brume s'était dissipée ; il observa les constellations d'étoiles, l'immensité l'apaisa. Tranquillisé mais toujours faible, il se dirigea vers le restaurant où les conversations animées, les rires, les tintements de couverts donnaient un rythme au chatolement des lampes et des miroirs ; trop épuisé pour aller changer de tenue, la tête assaillie par le bruit ambiant et les éclairages, il demanda au maître d'hôtel de lui faire porter un souper léger à sa cabine qu'il s'empressa de regagner.

Il désirait le calme, la paix, le repos ; alors qu'il songeait à se coucher, on frappa à sa porte : il alluma, ouvrit et prit le plateau que lui apportait un serveur. Posant son repas sur la table, il revit l'enveloppe qu'il se décida à ouvrir et commença à lire :

« Mon très cher fils. Sache que je ne t'ai pas abandonné ; j'ai au contraire accompli ce geste pour sauver ta vie, mais aussi ton âme. Pars aussi loin que tu peux, et surtout ne reviens jamais. Bien tendrement. Ta mère, Mina Harker »

Il comprit alors le sens de leur ultime conversation en haut des falaises la veille au soir, ses paroles étranges, son regard perdu au loin. Soudain un nuage avait tout obscurci et, la clarté revenue, elle s'était comme volatilisée ; habitué à ses étranges manières, il ne s'en était pas inquiété car elle apparaissait, disparaissait, passait au travers de portes closes le plus naturellement du monde. Il avait néanmoins senti un frôlement sous sa veste, puis elle l'avait quitté brusquement, sans un adieu.

Il ne toucha pas à son souper, s'écroula sur son lit, terrassé par un sommeil que peuplèrent de nombreux cauchemars. Deux lui restèrent en mémoire : dans le premier, un vaisseau fantôme entrait dans un port. Le second montrait Mina courant vers le bord de la falaise de New-haven tandis qu'une force le clouait sur place et que ses

pieds s'enfonçaient dans des sables mouvants. Contraint à l'immobilité, il assistait impuissant au suicide de sa mère qu'il voyait sauter dans le vide, sans qu'il ne perçût ni cri ni bruit consécutif à sa chute.

Il se réveilla encore plus épuisé. Un verre d'alcool lui ferait le plus grand bien, pensa-t-il ; il trouva sa flasque dans sa redingote, se servit un verre, but une gorgée puis le reposa et chercha à rassembler ses idées. Il lui fallait comprendre : depuis son tout récent malaise, il sentait des changements s'opérer en lui : tout baignait dans l'obscurité, or il y voyait comme en plein jour ; éloigné de la salle des machines, il lui semblait s'y trouver, voir leurs rouages, leurs pistons répéter à l'infini le même mouvement mécanique dans un bruit d'enfer. De jeunes hommes s'affairaient autour d'elles, s'éreintaient à alimenter en charbon ce monstre des mers à la gueule béante, jamais rassasié, prêt à les engloutir eux aussi dans la fournaise dantesque de son ventre. Jeunes, vigoureux, enchaînés à cette infernale machinerie, des morts en sur-sis.

Quincey pouvait donc se déplacer à l'intérieur de tout le bâtiment, en arpenter les ponts sans bouger de sa place. Il s'ouvrait à de nouvelles perceptions ; il avait à peine touché son verre et ne pouvait de ce fait les attribuer à l'ivresse.

Un souvenir d'enfance lui revint : il avait un jour accompagné sa mère au marché de Brick Lane à Londres ; à l'inverse des autres femmes qui tenaient fermement la main de leurs enfants, Mina le laissait aller librement au milieu des étals, s'amuser des bonimenteurs aussi drôles qu'intarissables à vanter leur marchandise. Un homme lui proposa de le suivre pour aller voir un spectacle plus drôle encore et très vite, il sentit sa main ferme se resserrer sur son épaule ; or à peine eut-il le temps de prendre peur qu'il la vit devant lui, debout, immobile, hiératique. Foudroyant le kidnappeur du regard, elle l'empoigna par le col de son manteau, le souleva d'une seule main avant de le jeter à plusieurs mètres au milieu d'une allée. L'homme gisait désormais au sol, immobile, les yeux fixes, tandis qu'un filet de sang s'échappait de derrière sa nuque. Aussitôt la scène attira badauds et chalands, devint l'unique sujet de conversation. Comment s'éclipsèrent-ils aussi facilement de la foule ? Quincey ne le comprit pas tout de suite ; âgé de cinq ou six ans à l'époque, il se croyait semblable aux garçons de son âge ; comme eux, il grandissait auprès de son père et sa mère, semblable aux autres enfants sauf en un point – et non des moindres : la sienne s'appelait Mina Harker.

Il passa le reste de la nuit à somnoler plutôt qu'à dormir ; une grande complicité les avait toujours liés ; ensemble

ils partageaient un secret qu'il commençait sûrement à comprendre, car il ne connaissait aucune autre femme qui eût cette vivacité, cette puissance du regard, cette force à la fois physique et mentale. Chose exceptionnelle à cette époque, personne ne pouvait la dominer, surtout pas un homme, et il l'admirait pour cela. Il se souvenait aussi de ce jour où, devenu adolescent, il l'avait vue s'interposer tandis qu'un passager importunait une femme dans l'omnibus.

— Regarde-moi bien — lui avait-elle dit à voix basse avant d'agir.

Elle avait alors infligé une telle gifle au malotru qu'il en était tombé à terre au milieu des rires des autres voyageurs. Après cela, elle avait regardé intensément son fils et dit :

— Ne reste jamais indifférent dans ce genre de situation ! Question d'honneur !

En cette nuit agitée et interminable, il avait l'impression qu'elle avait choisi ce voyage pour l'initier, l'ouvrir à une autre dimension ; tel le jeune oiseau qui effectuait sa première migration auprès de ses parents, il éprouvait bonheur et inquiétude. Où allait-il ? À New York certes, mais pas seulement ; assurément, quelque chose l'attendait là-bas... mais quoi ?

JOUR 2

Il se réveilla épuisé et sortit sur le pont, la marche lui ferait du bien malgré le froid ; respirer l'air marin, contempler l'immensité qui l'entourait permettrait peut-être à sa gorge et à son estomac de se dénouer. Une épreuve l'attendait, mais laquelle ? S'il l'ignorait, il en avait l'intuition, une intime conviction qui l'amena à visiter le navire, à quitter le cocon des premières classes, cette forteresse où régnaient le luxe et le raffinement. Certes, l'on pouvait parfois y rencontrer des esprits libres, des artistes, des gens hors du commun, mais pour avancer, il devait explorer, s'aventurer dans l'inconnu.

Celui des deuxièmes classes ressemblait aux quartiers où résidait la petite bourgeoisie : d'un confort convenable mais dépouillé ; les passagers voyageaient dans un espace plus réduit, étriqué, semblable en cela à ceux qui l'occupaient, étriqués eux aussi dans leurs vêtements, dans leurs pensées, dans leurs vies rythmées par le travail à l'intérieur d'un bureau gris et triste pour Monsieur,